

Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« *J'ai froid,
J'ai mal.* »

Voici les premières pensées qui me traversent l'esprit alors que je reprends conscience. Des pensées primitives et pourtant plus proches de la vérité que ne pourrait l'être un discours entier. Aussitôt j'essaye de comprendre la situation dans laquelle je me trouve.

Mes doigts sont ankylosés : mes mains, levées haut au dessus de ma tête, sont entravées par une corde rêche qui me coupe le sang, entaille ma chair.

« *Douleur* ».

Mes pieds nus trempent dans une eau glacée et des liens, enserrant douloureusement ma taille, plaquent mon dos contre un mur d'une humidité visqueuse, nauséabonde. Je tremble, comme un petit animal.

« *Froid.* »

Un capuchon de tissus sombre m'empêche de voir autour de moi, un bâillon me force à garder la bouche ouverte et à respirer par le nez bruyamment. L'odeur insoutenable qui émane des alentours me retourne aussitôt l'estomac : une puanteur de moisi, d'urine et de sang mêlée de choses en décomposition. Je réprime difficilement une envie de vomir alors que je sens une autre émotion grandir en moi.

« *Peur* »

Non.

« *Terreur* »

Alors, comme si mon cerveau percevait soudainement l'urgence de la situation, mon esprit s'emballe d'un seul coup. Mes pensées se heurtent dans ma tête comme des vagues tumultueuses contre des falaises de granit : « *Où je suis ? Comment je suis arrivée là ? Je ne me souviens pas...je...Non...non...non, NON ! Où je suis ? OU-JE-SUIS ?...* ». Autant de questions qui se fracassent contre ces mêmes falaises immuables. Je respire vite. Mon souffle chaud réchauffe mon visage. Je halète et j'étouffe dans le même temps. Un gémissement, presque un cri, tente de sortir de mes lèvres : Il meurt aussitôt dans un couinement étouffé.

Un bruit vient de retentir à ma droite.

Vulnérable, Je retiens mon souffle, je ne bouge plus. Sur ma gorge mes artères palpitent à toute vitesse, le bourdonnement du sang dans ma tête me force à redoubler de vigilance. L'oreille aux aguets mes yeux vont de droite à gauche dans l'espoir de distinguer une forme au travers du tissu qui me rend aveugle. Peine perdue. Le bruit reprend, c'est un gémissement étouffé. Une femme ? Mais j'entends des pas, à ma gauche cette fois ci : quelqu'un marche vers moi et les vaguelettes glacées viennent mordre mes chevilles. Elles clapotent lorsqu'il s'arrête. Une odeur de tabac froid se mêle à l'air et je sens une chaleur humaine tout près de moi. Trop près. Beaucoup trop près. J'entends son souffle à mon oreille et je devine que c'est un homme. Une vague odeur d'after-shave transperce celle de sa sueur tabagique et la puanteur des lieux. Il respire lentement, me hume comme un animal.

Je me crispe.

Il pose une main massive sur mon épaule gauche, je sursaute puis je tente de me débattre. Aussitôt son autre main glisse sous ma gorge ce que je devine être une lame tranchante. Je m'immobilise de nouveau. Son autre main remonte le long de mon bras. Lentement, comme un serpent sur une proie immobilisée. Il frôle mes liens, déplie mes doigts un à un avec lenteur, s'arrête sur mon annulaire. Lentement je le sens qu'il glisse quelque chose le long de mon doigt.

Une bague.

Il prononce alors ces mots qui me glacent les sangs : « jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Je me mets à hurler au travers de mon bâillon. Je pleure sans le vouloir aussi. Je sais d'instinct ce qui va se passer maintenant. Ce taré va me violer, il va...

Un violent coup au sternum me coupe le souffle, brise toute pensée. La douleur inonde mon ventre, mon esprit. Elle me vide de toutes forces. Quelque chose de chaud coule le long de mon ventre, sur mes jambes. Mes pensées vacillent.. « *le couteau...il...il m'a...poignardée* »

Plic...Ploc...

Un liquide chaud et poisseux se mêle à l'eau autour de mes pieds. je tousse et un goût de sang imbibé ma bouche, mon nez. Je tousse encore, provoquant une douleur plus violente. le tissu qui me sert de bâillon devient poisseux. Mes larmes mouillent mes joues, collent le capuchon noir contre ma peau. « *Du sang ?* ». Mon sang s'écoule à flot de mon corps.

Plic...ploc...

J'ai la nausée, mon cœur qui s'emballera fonctionnera bientôt à vide. « *J'ai mal. J'ai mal !* »...une partie de moi, encore lucide, remarque qu'il n'a pas lâché ma main gauche et que mes doigts crispés se sont plantés dans sa chair. Il frappe encore dans un grognement. Je hurle dans un gargouillis étouffé. « *J'ai si mal...Que ça finisse !* » L'obscurité m'envahit et, juste avant de sombrer définitivement, je l'entends répéter d'une voix trainante « jusqu'à ce que la mort nous sépare... ».

Là, Je me réveille en hurlant. J'écarte en vitesse les draps de mon lit. Une violente douleur me prend au ventre, me force à me plier en deux alors que je me redresse et cours jusqu'à la salle de bain. J'ai tout juste le temps de me mettre à genoux devant les toilettes avant de vomir le contenu de mon estomac. Une fois, deux fois.

– ça va ?

C'est la voix de mon mari, Carl, à quelques pas derrière moi. Doux et inquiet à la fois son timbre est aussi un peu rauque à cause du réveil forcé que je viens de lui offrir. La pluie frappe les vitres de notre salle de bain. Cela n'arrête pas depuis des jours. Je reprends mon souffle avant de lui répondre.

– Moi, ça va mieux, mais on ne peut pas en dire autant de notre diner aux chandelles d'hier soir.

Je me force à sourire mais ma vaine tentative d'humour tombe à plat alors qu'une crampe douloureuse décide de monopoliser toute mon attention. Je grimace et pose mes deux mains sur mon ventre un peu arrondi. « Tu veux qu'on aille à l'hôpital ? S'inquiète Carl.

– Non, ça ira, je réponds la langue pâteuse, c'est juste...un mauvais rêve.

– Un mauvais rêve ? Tu...tu as hurlé Camille... tu as peur pour... c'est le bébé ? »

Il s'accroupit à mes côtés et en profite pour déposer un baiser sur ma joue. Son contact, pourtant agréable d'ordinaire, me donne la nausée. J'ai un mouvement de recul et il me lance un regard étonné. « Désolée, je soupire. Non il va bien. Il est juste agité et... Je ne me sens pas bien...un mauvais rêve, juste un mauvais rêve, je t'assure. Je ne voulais pas te réveiller »

– Et bien, c'est une réussite ! s'exclame t'il.

Un pâle sourire se dessine sur mes lèvres tremblantes. « Tu sais, c'était vraiment...étrange ». A dire vrai, « terrifiant » aurait été un mot plus exact. « Raconte » me dit soudain Carl, aussi attentionné qu'impérieux. J'acquiesce et me relève avec son aide, les jambes flageolantes. Puis il me mène jusqu'au bord de notre lit où je m'assois. Il s'installe à mes côtés, silencieux, inquiet.

Je lui raconte tout.

Absolument tout.

Je n'y mets aucun filtre à part celui de l'imprécision des mots : après tout comment parler d'une mort, de la terreur, de la douleur ? comment raconter un meurtre vécu de l'intérieur avec de simples mots ? J'avais tellement l'habitude dans mon métier de policière d'enregistrer des plaintes que j'ignorais à quel point il pouvait être difficile de trouver les mots pour raconter de tels événements.

Carl passe un long moment à m'écouter et me rassurer puis il dit « aller viens, on va dormir. C'est juste un mauvais rêve.

– Tu as raison, ça doit être ça. »

Malgré mon esprit rationnel je ne parviens pas à croire que cela puisse être un simple cauchemar. Cela ne peut être une réminiscence de mon travail : Je n'ai jamais vu un mort en vrai ! Je me contente d'enregistrer des plaintes à l'accueil du commissariat et je me passe volontiers des films policiers du soir.

Nous passons la nuit ensemble, blottis l'un contre l'autre. Étrangement, son contact n'arrive pas à me réchauffer. Le froid souvenir de ce cauchemar s'est figé dans mes veines. Je fini par m'évaporer dans un sommeil d'ombre. Au réveil, juste avant de me rendre à mon travail, je trouve Carl figé devant notre ordinateur.

Nous n'échangeons pas un mot.

Non.

Il se contente juste de tourner l'écran vers moi.

En un instant ma vie bascule.

Une image de gyrophares bleus en haut de page.

Des voitures de police garées sous la pluie torrentielle.

Un titre accrocheur.

« Une femme enceinte poignardée à mort retrouvée dans le canal »

Je survole l'article. Cette femme avait disparue depuis quatre jours. Un signalement avait été fait par le mari mais l'information n'était livrée par les médias qu'aujourd'hui. Je connaissais cet homme. J'avais moi-même enregistré sa plainte et un mauvais pressentiment m'avait alors traversé. Maintenant, mon sang se glace.

Je continue à lire.

Elle était enceinte de trois mois, serveuse dans un restaurant, passionnée de randonnée. Les hommages pleuvent. Et le mari exploré se voit devenir le principal sujet d'une justice publique. Des commentaires désobligeants l'accusent :

« Encore un qui n'a plus voulu de sa femme », « Moi je pense que c'est le mari, il a l'air d'un gros frustré ». Un vrai jeu de Cluedo avec toute la méchanceté baveuse de l'humanité en plus.

Je ne réfléchis pas longtemps et suis mon instinct. Je file au commissariat. La pluie battante a inondé certaines rues, me forçant à rouler plus lentement. La rue de Saint Pierre, celle des Anglais et bien d'autres voient la circulation être presque arrêtée. Les égouts débordent. Les quincailleries, la boulangerie, les magasins de vêtements, la boucherie et la banque demeurent fermées depuis plusieurs jours. Les rues sont vides.

Mais une fois arrivée au commissariat, tout n'est plus qu'effervescence. Tout le monde travaille à trouver l'ordure qui a tué cette femme...J'apprends de mes supérieurs quelques détails que les médias n'ont pas. On parle d'une bague au doigt de la femme. Une bague qui ne lui appartient pas. Elle a été poignardée. Deux fois. La peau de ses pieds est abîmée comme si...comme si cette partie de son corps avait passé un plus long moment dans l'eau que le reste. Il est trop tôt pour avoir des résultats d'analyse. La fourmilière se met en route pour résoudre ce meurtre. Des gens travaillent main dans la main afin de trouver le moindre indice. En milieu de journée une autre nouvelle tombe. Terrifiante. Une autre femme a disparu : le signalement en a été fait dans un autre commissariat deux jours après la première.

Tout coïncide. Tout s'emboîte. Mon rêve. La réalité.

Ma rationalité explose en mille morceaux.

Ce n'était pas un cauchemar.

Cette femme existait bien. Les pieds dans l'eau, poignardée puis jetée comme un détrit. Elle et son bébé. Et cette nuit j'ai entendu la présence d'une autre personne. J'en suis persuadée. Et la disparition de cette autre femme ne me laisse qu'un doute très mince. Ce tueur l'a kidnappée elle aussi.

Soudain une pensée me traverse. Incongrue pour un agent des forces de l'ordre.

et si en rêvant à nouveau je pouvais en apprendre plus sur le tueur avant qu'il ne la tue ? je rentre chez moi partagée entre la honte de croire à ces sottises et la curiosité.

Je me couche le soir, la peur au ventre. Carl a promis de veiller sur moi cette nuit. Je le sens a mes côtés aussi tendu que moi. Je sais par avance que je vais à nouveau *Plonger*. Je sais d'instinct que ce sera cette fois ci par les yeux de l'autre femme. Je n'en doute pas un instant. Pourtant je ferme les yeux. Déterminée à en apprendre plus sur ce meurtrier...et je m'endors.

Il fait noir.

Un capuchon sur la tête. Les mains liées. Un million d'émotions m'assaillent. Mais cette fois ci je suis prête. Ces émotions ne sont pas les miennes. Ce corps non plus. Il y avait bien une seconde femme dans ce lieu humide. Je le savais. Je suis à sa place et en même temps simple observatrice. Prête à espionner les moindres faits et geste de cet homme infâme pour le retrouver. Cette fois je prends garde à tout ce qui m'entoure.

Une odeur de tabac et d'aftershave que je ne peux oublier s'amplifie. La peur monte en moi lorsqu'il s'approche. Et je me ressaisis. Je ne suis pas vraiment là. je ne suis pas prisonnière. La femme que j'incarne se débat. Elle a froid. Elle a peur. Mais ce n'est pas moi ! « Tiens bon » je songe pour elle. Comme pour l'autre femme, il pose une main sur son épaule et la fait remonter le long de son bras.

Je dois faire vite. Il peut la tuer ce soir mais je prie pour que ce ne soit pas le cas. Je dois accumuler autant de détails que possible. Sa main remonte jusqu'à atteindre les doigts de la femme. Et...redescendent. Elle hurle au travers de son bâillon. Elle respire vite.

J'ai peu de temps.

Je dois raisonner en flic. Et non en proie.

Je fais le tour de ses cinq sens.

D'abord la vue.

Je ne vois rien. Pourquoi ? Pourquoi rendre sa proie aveugle s'il la tue ensuite ? Ne peut-il supporter le regard de ses victimes ? Les connaît t'il ? Ou bien a-t-il honte de son visage ? Je n'ai pas de réponse.

Je passe.

Le toucher.

Il fait froid. Le sol est en béton. Je le sens par les pieds nus de cette inconnue plongés dans une eau glacée...je fais le lien : il pleut depuis des jours ! Serait-t-il possible que la pièce où je me trouve soit inondée ? Je continue mon exploration méthodique. Je décortique tout... je remarque alors un détail. La main posée sur l'épaule de sa victime n'est pas tout à fait symétrique. Il lui manque un ou plusieurs doigts ! J'en suis certaine !

L'odorat, le goût...

Il pue l'aftershave, le tabac. Les lieux sentent la pourriture, le sang, la mort. Ça je le sais déjà... je devine que je suis dans un bâtiment en dur : mais quel bâtiment ? Une déchèterie ? Non...l'odeur s'approche plus d'autre chose...quelque chose de plus...animal. Un abattoir ? Peut être...je sens que je m'approche.

L'ouïe...

Tous les sons résonnent autour de moi. L'eau qui clapote. Le souffle de cet homme. Il respire de manière irrégulière. Presque difficilement. Aurait-il un souci de santé ? Quelque chose doit m'échapper. Chacun de ses mouvements provoque un bruit épais et une odeur de cuir me parvient au travers de toute cette puanteur...

...je sens... que je m'éloigne : je me réveille !

Je tente de résister, peine perdue ! J'ouvre les yeux, dans mon lit. Carl me fait face, parfaitement éveillé. Il a attendu toute la nuit. « alors ? » demande-t-il.

Je lui réponds par un sourire : je pense savoir où se trouve cette femme.

Les gyrophares illuminent la rue des Anglais. Je me suis déplacée spécialement pour voir mes collègues interpellés cette ordure qui a fait du mal à ces femmes. Ils ne le ménagent pas et le poussent les pieds dans l'eau dans la rue inondée. Une des seules rues inondées à des

kilomètres ! J'avais vite éliminé la possibilité que le tueur se cache dans un abattoir : les seuls qu'il y avait étaient loin et en hauteur.

Ce tueur... Je l'observe. Il est grand, bien battit. Il lui manque un doigt et une phalange chose courante lorsque l'on pratique son métier : boucher. Il porte un tablier long. L'odeur de cuir que j'ai senti venait de là ! Et le couteau avec lequel il poignardait les femmes était très long... c'est cet élément et l'inondation, qui avait abimé la première victime, qui me permirent de l'incriminer sans passer pour une folle...

Éric LAGARDE : Son commerce avait fermé quelques mois avant lorsque sa femme l'avait quitté. Il s'était blessé à la main en coupant de la viande : Les risques du métier. Il fumait trop et sa respiration était rauque. Il avait perdu ses doigts et elle ne supportait plus qu'il la touche.

Dans les sous sols de son commerce mes collègues découvrent un corps sans vie.

Celui de sa femme. Elle n'avait pas pu partir : Il lui avait rappelé son devoir de femme et l'avait tué, selon ses dires, en lui hurlant qu'elle devait rester avec lui jusqu'à ce que la mort les sépare. A compter de cet instant il est devenu fou. Il a laissé son corps pourrir dans la cave inondée faisant croire à son départ. Et il a décidé que toutes les femmes qui lui diraient non méritaient le même sort.

Là bas sur le trottoir une jeune femme est en pleur : Elle vient d'échapper à la mort.

Les mois ont passés.

La sage femme me regarde et me tends mon bébé avec un large sourire.

– C'est une fille, dis t'elle.

Mon cœur fait un bond.

Un bond de joie, un bon de peur. N'aurait t'il pas mieux valu que ce soit un garçon ? Aurait t'il eu plus de chance de vivre tranquille ? Non. Ce petit visage rond me ramène à la réalité. Je l'aime déjà. Je l'ai aimé dès que j'ai su qu'elle était là et je la protégerais. Pourtant lorsqu'elle passera sa première nuit auprès de moi je comprendrais le chemin qu'il me reste à parcourir et oh combien je suis impuissante à la protéger de tout.

Toutes les nuits ma fille fait des cauchemars. Elle se réveille en pleurant et en se tordant. Je crois comprendre ce qu'elle vit et que je n'ai plus vécu depuis que nous avons coupé ce cordon de chair qui nous unissait. Combien de tarés y a-t-il sur cette terre ? Et - petit espionne malgré elle de toute cette déchéance humaine - combien de morts devra t'elle endurer ?

Et combien de gens pourra-t-elle sauver ?